

Exotisme, métissage et écriture

par

MARTINE SAGAERT

André Gide qualifiait d'exotique « les terrains de zone » qui, dans le Paris de la fin du XIX^e siècle, s'étendait « au-delà des fortifs ¹ ». Est exotique ce qui est en dehors. L'exotisme commence en effet au coin de la rue, dès que l'on a franchi les limites de son territoire géographique, les frontières de son univers social, psychologique ou imaginaire ².

Tous les déplacements ne sont toutefois pas équivalents. Contrairement à ce qu'il écrit dans *Si le grain ne meurt*, Gide ne va pas en Afrique du Nord par hasard.

Il avait en 1893 le choix entre deux voyages, faire une croisière scientifique en Islande avec son cousin Georges Pouchet, qui était professeur au Museum de Paris ³, ou accompagner son ami peintre Paul-Albert Laurens en Afrique du Nord.

Gide a opté pour la seconde solution et, de 1893 à 1903, il est retourné six fois en Algérie. Un tel choix n'a rien d'anodin. On peut se demander si Gide est un exote qui recherche l'évasion pour l'évasion, si en ethnologue il cherche à expliquer et à comprendre les étrangers qui croisent sa route ⁴, si l'artiste qui écrit dans *Les Nourritures terrestres* : « C'est par-

1. *Journal* du 28 mars 1923, Gide I, p. 756.

2. Tony Cartano, réponse à l'« Enquête sur l'exotisme », *Les Carnets de l'exotisme*, n° 1, janvier-mars 1990 (Le Torii Éditions), p. 35.

3. Voir Raymond Tahhan, *André Gide et l'Orient*, Paris : Imprimerie Abécé, 1963, p. 135.

4. Voir Alain Quella-Villéger, « L'exotisme, mode d'emploi », *Les Carnets de l'exotisme*, n° cité, p. 9.

ce que tu diffères de moi que je t'aime ; je n'aime en toi que ce qui diffère de moi », réussit à dire l'ami arabe sans le trahir, si cette célébration n'est qu'un éloge dans la méconnaissance, si en terre étrangère Gide ne rencontre pas d'abord l'autre de lui-même.

Ce jeune écrivain de vingt-quatre ans, qui appartient à la haute bourgeoisie française, est un voyageur de l'époque coloniale, en un temps où la mode est à l'orientalisme.

Il est représentatif de sa classe sociale. Il est riche et cultivé. Il a des facilités : il peut se déplacer avec des malles bien remplies, profiter de belles demeures, fréquenter des hôtels confortables, avoir des domestiques et louer un piano. Pour être mieux informé, il se sert de guides touristiques. Il a emporté son Joanne tandis que sa mère consulte le Murray et lui prodigue des conseils éclairés. Mme Gide écrit à son fils, le 17 octobre 1893 :

J'ai lu dans le Murray le voyage de Biskra à Tuggurt. [...] Vous le savez sans doute, et de l'avoir lu dans votre Joanne. [...] Donc : provisions à emporter — enlèvement dans le sable — fièvre maligne ou dysenterie — et se bien renseigner ⁵.

Les guides Murray et Joanne, en renseignant et en palliant les difficultés, apprivoisent le pays inconnu et le rendent habitable, rendent le rêve réalisable, garantissent l'évasion. Ils permettent l'accès aux merveilles illustrées par les dictionnaires de l'époque qui n'échappent pas aux « poncifs exotiques ».

Comme l'avait noté Christiane Achour, si l'on regarde dans le *Nouveau Larousse illustré* à l'entrée *Algérie*, les quatre vignettes qui sont censées définir le Sud algérien représentent une femme de la tribu des Ouled Naïl (Biskra) ; une mosquée, une caravane : un seul homme, surtout des chameaux au Soleil Levant, un campement nomade avec différents personnages et toujours un palmier ⁶.

Si cette manière d'évoquer le Sud algérien est infiniment réductrice, chaque voyageur de l'époque hérite de tels stéréotypes. Gide, qui se met en condition — il parle de « travail pour le voyage ⁷ » — cherche « l'ex-

5. André Gide, *Correspondance avec sa mère (1880-1895)*, éd. établie, présentée et annotée par Claude Martin, préface d'Henri Thomas, Paris : Gallimard, 1988, p. 202. Cf. : « lisez, jetez les yeux sur ce que je copie du guide Murray » (*ibid.*, p. 224).

6. Christiane Achour, *Abécédaires en devenir, idéologie coloniale et langue française en Algérie*, préface de Mostefa Lacheraf, Alger : Entreprise algérienne de Presse, 1985, pp. 75-6.

7. « Le Subjectif », juin 1892, présenté par Jacques Cotnam, in *Cahiers An-*

citation souhaitée un peu partout : dans l'*Odyssee*, Humboldt, Chateaubriand, etc.⁸ ».

Avant de découvrir l'Algérie par lui-même, Gide a en tête des images de rêve. C'est l'Orient des *Mille et Une Nuits* revisité par les Français. Il est versé en la matière puisqu'il connaît les deux versions du texte et dit sa nette préférence pour la version du Dr Mardrus. Il s'en explique dans deux *Lettres à Angèle* qu'il publiera, l'une dans *L'Ermitage* d'août 1899, l'autre dans *La Revue Blanche* du 15 mars 1900 et qu'il recueillera dans ses *Morceaux choisis*. La traduction française est loin d'être fidèle et c'est un « Orient de convention⁹ » que le Dr Mardrus révèle à Gide.

Gide dit ne s'astreindre à « aucune lecture persévérée¹⁰ » en dehors d'*Un été dans le Sahara* d'Eugène Fromentin¹¹.

On ne peut savoir exactement quel effet a produit sur Gide cette « littérature pittoresque¹² », mais il est évident qu'il y a entre Gide et Fromentin des analogies intéressantes. Fromentin, qui médite sur les moyens de représenter un pays éblouissant, entraîne Gide dans un pays défini par des conditions climatiques exceptionnelles — où « l'été continue, quoi que nous soyons en novembre¹³ » et où la lumière est vive :

Ce qu'il y avait surtout d'incomparable, c'était le ciel : le soleil allait se coucher, et dorait, empourprait, émaillait de feu une multitude de petits nuages... [...] Des brises chaudes montaient, avec je ne sais quelles odeurs confuses et quelle musique aérienne, du fond de ce village en fleur ; les dattiers, agités doucement, ondoyaient avec des rayons d'or dans leurs palmes, et l'on entendait courir, sous la forêt paisible, des bruits d'eaux mêlés aux froissements légers du paysage, à des chants d'oiseaux, à des sons de flûte. En même temps un muezzin, qu'on ne voyait pas, se mit à chanter la prière du soir, la répétant quatre fois aux quatre coins de l'horizon, et sur un mode si passionné, avec de tels accents, que tout semblait se taire pour l'écouter¹⁴.

dré Gide I, Paris : Gallimard, 1969, p. 45.

8. *Ibidem*.

9. A. Lahjomri, *L'Image du Maroc dans la littérature française*, Alger : Sned, 1973, p. 18.

10. « Subjectif », *op. cit.*, p. 45.

11. *Un été dans le Sahara* a été publié initialement dans la *Revue de Paris*, de juin à décembre 1854, puis sous forme de livre, chez Lévy, en janvier 1857, et *Une année dans le Sahel*, le second de ces récits — que Gide connaît également — parut en feuilleton dans la *Revue des Deux Mondes*, en novembre et décembre 1858, et fut repris en volume chez Michel Lévy, en mars 1859.

12. *Un été dans le Sahara*, préface de 1874.

13. « Mustapha d'Alger », *Une année dans le Sahel*, coll. « GF », p. 44.

14. *Un été dans le Sahara*, in *Œuvres* de Fromentin, Paris : Gallimard,

Mais Fromentin n'est pas seulement un orientaliste conventionnel. Il n'écrit pas « les bucoliques de la vie arabe ¹⁵ ». Il est l'un des premiers à percevoir la grandeur des Arabes dans le désert. Fromentin, comme Gide, va visiter l'Algérie à plusieurs reprises et, comme Gide, nouer avec ce pays qu'il aime des liens privilégiés. Dans *Une année dans le Sahel*, il ne s'agit plus pour Fromentin de faire un périple, mais de vivre au quotidien à Alger et dans les environs. Il va parler d'« une sorte d'acclimatation intime et définitive ¹⁶ ». En 1852, Fromentin avait écrit à sa mère : « C'est ce pays qui m'a fait ce que je suis ¹⁷ ». Le contact direct avec l'Algérie fut pour Gide aussi une révélation. Il a été important par ce qu'il a mis à nu.

La lecture déterminante du *Divan Oriental-Occidental*, écrit en 1814-1815, prépare également le voyage algérien. C'est par l'auteur des *Affinités électives* que Gide découvre le lyrisme persan, les poètes philosophes : Omar El-Khayam, Saadi et Hafiz, et, comme Goethe ¹⁸, il s'identifie à « celui qui connaît par cœur le Coran ». Avant de partir, il laisse croître en lui son double oriental et, à l'instar de Goethe, cultive l'idée du texte littéraire comme carrefour, comme lieu de circulation Orient-Occident. Il fera des *Nourritures terrestres* un semblable espace de convergence.

Lorsque Gide, l'homme cosmopolite ¹⁹, ne peut plus lire parce qu'il lit son livre dans le livre des autres ²⁰, il est prêt à partir.

Le 18 octobre 1893, le voyageur avec bagages s'embarque donc à Marseille pour la « terre d'Afrique ²¹ » avec son ami peintre Paul-Albert Laurens. Dans une lettre inédite de Tunis, du mardi 24 octobre et non du 23 comme il le mentionne, Gide écrit à Pierre Laurens, le frère de Paul-

« Bibl. de la Pléiade », 1984, p. 17.

15. *Ibid.*, p. 181.

16. Préface de 1874.

17. Cité par Elisabeth Cardonne dans son Introduction à *Une année dans le Sahel*, éd. cit., p. 13.

18. Voir Tahhan, *op. cit.*, pp. 212-5. Voir également Peter Schnyder, *André Gide et la tentation de la critique*, Paris : Intertextes, coll. « Horizons », 1988, pp. 117 et 121.

19. Entre juin 1892 et juillet 1893, Gide lit des œuvres françaises, anglaises, latines, grecques, espagnoles, norvégiennes, allemandes...

20. « Subjectif », 3 mai 1893, *op. cit.*, p. 49.

21. Lettre de Mme Gide à son fils, du 16 octobre 1893 (*Correspondance*, éd. cit., p. 199).

Paul-Albert : « Nous regardons ; nous nous ébahissons, nous vivons, nous sommes joyeux ²². » La traversée de la Méditerranée, Gide la qualifie d'« admirable », et il poursuit :

L'autre nuit, africaine, il semblait, chaude, sans souffles, [...] nous l'avons passée en partie sur le pont, roulés dans des châles, très fantastiques et un peu effrayés lorsque la lune disparue derrière un nuage ne laissait plus tomber de reflets que très loin de nous sur la mer, et que sur le pont les agrès ne faisaient plus d'ombre. Tout cela dans un grand silence ; le navire glissait comme un fantôme, comme pour faire peur à d'autres ; et nous nous sentions dessus — ne trouve pas cela ridicule ; nous étions extrêmement émus — à n'oser rien dire et cela certes fait partie de notre voyage ²³.

Le dépaysement souhaité, André et Paul-Albert le connaissent dès leur arrivée en Tunisie, premier contact avec les ailleurs.

À Tunis, ville qui a conservé son caractère oriental, le petit Cécyc, leur *famulus*, leur fait visiter les souks, leur sert de guide et d'interprète. Et Barbouchi, leur nouvel ami, qui, dans sa boutique, « creusée en nid de taupe au fond du souk des soieries », étale des étoffes anciennes et des soies à broder, les introduit, « loin de tout ²⁴ », dans le premier antre des mille et une nuits. Ils fument « des cigarettes fades, couchés sur les coussins du divan ». Ils décantent « le café boueux qu'on offre dans de petites tasses ²⁵ ».

Gide connaît une telle émotion qu'il n'arrive pas à terminer sa lettre :

Cher vieux, je t'écris encore — et je ne m'en laisserais point n'était l'heure. [...] Le café arabe nous semble une précieuse merveille maintenant que nous savons le boire. Des étoffes bien plus belles encore ont flotté devant nous, et nous avons pris un aristocratique plaisir à palper des tissus rares. [...] Puis Barbouchi nous a menés dans des boxes secrètes où des tapis amoncelés se sont faits doux pour nos siestes. [...]

Te dirai la fin de ce jour ? et ton esprit parisien se fera-t-il [...] assez frémissant et dévot à [...] la pensée des bains d'Esther, de Balkys, de la Sulamite et de Schéhérazade — pour t'asseoir avec nous toute une heure sur un petit banc pelé dans l'embrasure de la boutique aux parfums où Mohammed Sadouk Anoun, notre ami, se tient assis à l'orientale, une chandelle à côté de lui, entourée de fioles longues ²⁶.

22. Grâce à Mme Véronique Marot, nous avons pu consulter de nombreuses lettres échangées entre Gide et la famille Laurens. Qu'elle en soit vivement remerciée.

23. Lettre inédite d'André Gide à Pierre Laurens, du mardi [24 octobre 1893], Archives Véronique Marot. Avec son aimable autorisation.

24. *Ibidem*.

25. *Ibidem*.

26. *Ibidem*.

L'expérience de Gide et de Paul-Albert Laurens est typique. Comme de nombreux voyageurs, leur premier contact avec la terre d'Afrique relève de la magie. Le dépaysement se poursuit à Biskra. Gide et Paul-Albert Laurens notent en haut de certaines missives : « ignorance du jour et de la date ».

Dans une lettre à sa tante, Paul-Albert décrit Biskra comme un paradis :

Biskra, maison des Pères Blancs, mercredi.

Si tu pouvais, sur le coup de baguette magique de quelque bonne fée, te trouver subitement transportée ici, tu serais bien étonnée et bien ravie : au milieu d'un air limpide, radieux et tiède, tu verrais d'interminables jardins de palmiers couvrant deux lieux [*sic*] d'étendues [*sic*], sillonnés dans tous les sens d'une eau courante et claire, parsemés de petits hameaux arabes encore parfaitement intacts, et le tout baigné dans ce soleil d'Afrique. C'est là l'oasis de Biskra, c'est dans ce petit eden que s'ébat ton neveu. Par exemple, pour peu qu'on en dépasse la lisière, on a devant soi le désert, le prodigieux désert, formidable et morne. Il faut l'avoir vu pour soupçonner l'émotion étrange de cette grande mer immobile, désolée sous le soleil brûlant. Si je ne m'arrête pas, je vais faire des phrases ²⁷.

Gide et Laurens découvrent un pays exotique et ses habitants, les Français et les indigènes.

Comme tous les riches voyageurs de l'époque, ils fréquentent le milieu colonial, font du cheval avec des colonels de l'armée française et assistent à des réceptions. Ils ne remettent pas en cause le désir d'évangélisation des Pères Blancs et sont heureux d'habiter à Biskra dans « l'ancienne demeure qui avait été préparée pour le Cardinal Lavigerie, et qui appartenait aux Pères Blancs de Carthage ²⁸ ». Et Mme Gide de s'exclamer : « L'ancienne demeure du Cardinal Lavigerie, rien que cela ! peste ! vous ne vous refusez rien ²⁹ ... »

De la population arabe, Gide ne connaît, dans un premier temps, que les jeunes garçons et les petites filles, plus faciles à aborder que les adultes. En échange de présents ³⁰, certains acceptent même de poser pour

27. Lettre inédite, Archives Véronique Marot.

28. Gide, *Correspondance avec sa mère*, p. 250. Cf. : lettre inédite de Paul-Albert Laurens à sa mère, Biskra, samedi : « Détail amusant, c'est une partie des appartements que les Frères blancs avaient préparés pour le Cardinal Lavigerie » (Archives Véronique Marot).

29. *Correspondance avec sa mère*, p. 261.

30. Par exemple, Gide demande à Pierre Laurens « un miroir triptyque » (Maison des Pères Blancs, lettre d'André Gide à Pierre Laurens, Archives Véronique Marot) pour la petite Ouled Rhada et des jouets pour les enfants (*Correspondance avec sa mère*, pp. 283, 301 et 310).

Paul-Albert.

Lors de son séjour à Biskra, Mme Paul Gide — qui, avec les préjugés de sa classe sociale, recommandait aux voyageurs : « Pour l'honnêteté, induisez le moins que vous pourrez à tentation ³¹ » — sympathisera, elle aussi, avec les enfants. C'est ce que raconte Paul-Albert Laurens dans une lettre inédite à sa mère :

Nous avons fait partir des Montgolfières à la grande stupéfaction du pays, nous avons même eu du bonheur, elles sont montées à des hauteurs prodigieuses et nous avons pu les ravoir intactes. Jeudi dernier, nous sommes partis tous les quatre avec Athman et les petits pour festoyer en pleine oasis à l'ombre des palmiers ; la journée a été parfaitement réussie, le repas lumineux et plein d'entrain. Madame Gide est bien la personne rêvée pour organiser ce genre d'expédition, elle pense à tout. Le repas fini, nous avons fait jouer les petits à colin-maillard et Gide a essayé de prendre des instantanés ³².

Laurens comme Gide veulent savoir la manière de vivre des autochtones avec les difficultés inhérentes au contexte colonial. Paul-Albert Laurens, qui cherche à connaître les habitants du pays pour mieux les peindre, l'explique dans une lettre inédite à sa mère, écrite à Biskra, le dimanche 17 décembre 1893 :

Je m'aperçois qu'en se dormant un peu de mal, on peut arriver à faire des choses réputées impossible par les peintres orientalistes. Ainsi je suis arrivé à m'introduire dans deux maisons arabes et à obtenir de travailler sur les terrasses, et cela en plein pays sauvage, au fin fond de l'oasis ; l'une de ces deux maisons est celle des parents d'Athman ; le village est le sien, c'est ce qui explique nos facilités. J'espère peu à peu arriver à n'être plus un épouvantail dans cet endroit-là au moins ; tu ne peux pas te figurer combien ça me chagrine de voir toujours les enfants s'enfuir devant moi, les portes se fermer avec effroi. Par précaution les Arabes ont l'habitude d'entretenir les femmes dans une sainte horreur du Roumi, et pour cela ils inventent sur nous toutes les infamies possibles, de sorte que ces malheureuses claustrées et naïves nous regardent comme des monstres. Naturellement les enfants héritent dès le berceau de ces ineptes préjugés [...] ; tous ça n'est vrai que pour les villages vraiment arabes et avages ; ceux qui entourent Biskra sont au contraire habitués aux touristes et aux peintres [...]. Le village d'Athman s'appelle Bab-el-Derb, ce qui signifie qu'il faut frapper aux portes pour y entrer ; c'est en effet

31. Voir la lettre à sa mère du 30 novembre 1893 (*op. cit.*, p. 257) : « Athman est notre domestique. Il est couleur de racahout et a les cheveux très crépus. Je ne te donne d'ailleurs ces quelques indications sur lui, persuadé qu'elles suffiront d'ailleurs, selon ton habitude, à nous expliquer que ce ne peut être qu'un pendar, que nous devons nous faire rouler par lui, — enfin, tâcher de nous déguster autant qu'il est en ton pouvoir. »

32. Lettre inédite de Paul-Albert Laurens à sa mère, du vendredi 3 novembre, Archives Véronique Marot.

un village *fermé*. Il m'intéresse énormément, et puis je sens que je commence à y être bien vu, et ça me ravit. [...] La mère d'Athman, qui est une Arabe très comme il faut et très sympathique, me fait des petits cadeaux, hier elle m'a offert une énorme grappe de dattes³³.

Par là même, on connaît la façon d'être de Gide. Laurens nous indique que dans les villages qui entourent Biskra, « ce bon Gide fait de la propagande³⁴ ». Qu'est-ce à dire au juste ? Laurens nous éclaire par cette autre lettre destinée à son frère Pierre :

Nous avons beaucoup fait Gide et moi pour la pacification du pays et pour la propagation de l'influence française en Afrique, et tout ça par la douceur. Gide est insensé : pendant que je travaille il parcourt les villages [...], entre en rapport familial avec [des petits Arabes], il leur raconte des blagues, il leur apprend des mots, il essaie de se faire passer pour un marabout français (ça ne prend pas souvent) ; l'autre jour il s'est échiné à grimper sur un palmier uniquement pour divertir ces messieurs, par exemple il a eu un succès fou. En un mot il tente de réparer par une continuelle aménité toutes les exactions des conquérants. Belle œuvre ma foi³⁵ !

Gide découvre l'Algérie à l'époque coloniale, en un temps où certains orientalistes affirmaient : « Se comprend-on ? Se comprendra-t-on jamais ? Je ne le crois pas³⁶. » Mais il n'est pas un exote car il s'échappe des sentiers battus. Mû par une « inlassable curiosité » — cette « passion unique³⁷ » qui précisément précipite Sindbad à l'aventure — il ne se laisse pas enfermer dans une attitude, il refuse de privilégier un point de vue au détriment des autres, « risque qui devient d'autant plus aigu que le confort où l'on vit est plus grand³⁸ ».

Partir outre-mer, c'est faire la traversée, aller à la rencontre de l'autre avec émotion. Déjà à son arrivée à Tunis, Gide écrit à Pierre Laurens : « On aime tous ces gens, on veut leur ressembler³⁹. » Ressembler à l'autre, c'est en premier lieu endosser l'habit de l'autre.

Paul-Albert Laurens raconte à sa mère :

33. Lettre inédite de Paul-Albert Laurens à sa mère, du dimanche 17 décembre, Archives Véronique Marot.

34. *Ibidem*.

35. Lettre inédite de Paul-Albert Laurens à son frère Pierre, de Biskra, jeudi, Archives Véronique Marot.

36. Fromentin, « Mustapha d'Alger », *Une année dans le Sahel*, p. 47.

37. André Gide, *Morceaux choisis* (Paris : Éd. de la NRF, 22^e éd., 1930), p. 167.

38. *Ibid.*, p. 169.

39. Lettre inédite de Gide à Pierre Laurens, du 24 novembre, Archives Véronique Marot.

Comme vous auriez ri tous les trois, ma chère maman, si vous aviez pu nous voir André et moi il y a dix minutes : nous étions chacun en arabe, dans notre chambre, prenant des poses devant la glace. Le jeune Céci était venu diriger l'habillage, et sans modestie, nous étions superbes. Tout ça est très sérieux, ces amples lainages nous rendront de grands services durant le voyage et nous voulions nous familiariser un peu avec les diverses manières de porter le haïk et le burnous, quant au turban, c'est un luxe évidemment, mais que diable ! on est arabe ou on ne l'est pas ⁴⁰.

Ce qui est anecdotique dans la lettre de Paul-Albert Laurens à sa mère est signe d'un sens dans l'œuvre de Gide.

Partons-nous, que ce soit sans bagages ; il faut n'emporter rien, oublier tout ; ici [...] l'habit européen fait tache ; si l'on ne peut d'abord s'y vêtir à l'arabe, alors il faut y entrer nu ⁴¹.

J'emplis de moi la minute présente, et comme je fais en voyage, j'ai soin surtout de ne pas me faire remarquer, — pour ne plus trop me remarquer moi-même. Au bout de peu de temps, je m'aperçois que c'est sans peine ; je n'ai pour ressembler à tout, ici, qu'à me laisser aller à moi-même, jusqu'à redevenir *naturel* ⁴².

Gide va se vêtir à l'arabe jusqu'à devenir naturel. Comme dans les épreuves initiatiques, il va abandonner sa peau, mourir à soi pour renaître.

Si l'on s'en tient à la donne biographique, c'est la maladie qui conduit Gide de la Tunisie à l'Algérie et en particulier à Biskra. Le témoignage épistolaire de Paul-Albert Laurens est tout à fait précieux.

En une seconde tous nos projets pour le Sud se sont envolés. Gide était un peu pris de la poitrine en arrivant ici, j'avais même dû déjeuner seul chez le colonel. Hier matin sa voix était tout à fait prise et j'ai cherché de suite le major au régiment. [...] Il l'a ausculté et l'arrêt a été prononcé irrévocable : il ne faut plus penser une seconde aux oasis du Djérid, notre cher vieux Gide a les poumons pris, très congestionnés, aucun symptôme de blessure Dieu merci ; mais avec deux organes aussi perturbés, la moindre imprudence menace d'avoir des suites graves, très graves. Par conséquent, le moins de mouvement possible, tout juste assez de voyage pour se transporter à Biskra, où par bonheur le climat est excellent et même recommandé pour la poitrine, et là se reposer et se soigner ⁴³.

Vraiment j'ai passé deux jours bien terribles à Sousse : Gide n'allait pas du tout et la moindre aggravation pouvait devenir terrible. [...] La phthisie [*sic*] (il faut dire le mot) est imminente, mais elle n'est même pas encore à son

40. Lettre inédite de Paul-Albert Laurens à sa mère, de Tunis, vendredi 3 novembre, Archives Véronique Marot.

41. André Gide, *Morceaux choisis*, éd. cit., p. 166.

42. *Ibid.*, p. 167.

43. Lettre inédite de Paul-Albert Laurens à son frère Pierre, dimanche, Archives Véronique Marot.

début ; et pour le moment elle est conjurée, mais c'est l'avenir !... En tout cas, quoi qu'il arrive dorénavant, nous pouvons être tranquilles : Biskra est connu pour le lieu le plus salubre aux affections de poitrine ; l'air est pur, sain et délicieux à respirer ⁴⁴.

Biskra, ville de cure, devient le lieu de la guérison par excellence. Gide privilégiera ce thème de la résurrection individuelle en relatant, dans *L'Immoraliste*, la guérison de Michel.

Après neuf mois de gestation, le présent expulse les ombres du passé. Un « nouvel être » robuste et beau fait de la vie « la palpitante découverte ». Le « beau sang rutilant » lave le sang de la mort, ce « vilain sang presque noir » gluant et épouvantable. L'hémorragie de l'accouchement chasse l'hémoptysie. L'être qui jusque-là avait dormi « avec les vitres closes » pousse enfin son cri primal : « Vivre ! Je veux vivre. Je veux vivre ». Ce désir impérieux se mue en étonnement répété, synonyme d'une prise de conscience de la vie en lui. La respiration de l'homme nouveau-né se régularise progressivement — elle est d'abord pénible puis plus aisée puis « longue et puissante ». Et tous les sens participent à la découverte de l'objet. Il prend avec joie son biberon, « toutes les trois heures », et, avec délectation, son premier bain.

La naissance est conscience d'être au monde : « Je naissais seulement à peine et ne pouvais déjà savoir qui je naissais. Voilà ce qu'il fallait apprendre. » Dans *L'Immoraliste*, l'engendrement maternel est remplacé par la naissance, sortie vers la lumière ⁴⁵.

Lorsque, en février 1894, Mme Gide s'installe pendant sept semaines avec Marie à Biskra, Gide écrit à Albert Démarest :

Pour moi qui commençais à vivre, je veux dire à m'ouvrir à la joie, il m'a semblé que, sorti péniblement d'une cave, j'y retombais brusquement du sixième étage ⁴⁶.

De même Michel célèbre la lumière du monde à l'encontre de sa mère, « faux prophète aux yeux crevés ».

Cet avènement du moi est cheminement vers l'autre, passage de la mère au châlè à l'enfant au châlè.

Le châlè étendu à terre permet le repos ⁴⁷ et, sur les épaules, protège

44. Lettre de Paul-Albert Laurens à sa mère, Biskra, ignorance complète du jour et de la date, Archives Véronique Marot.

45. Que l'on comprenne le récit de Michel comme celui d'une transformation due à une crise bénéfique au plein épanouissement de l'individu, ou comme celui du drame d'un être qui plonge dans le vice.

46. Citée in *Correspondance avec sa mère*, p. 312.

47. *L'Immoraliste*, coll. « Folio », p. 51.

du froid⁴⁸. Marceline, la femme aimée, a la fonction de la mère au châte, femme attentionnée, protectrice et étouffante et gêne Michel : « Si j'avais enlevé mon châte, elle aurait voulu le porter ; si je l'avais remis ensuite, elle aurait dit : "Tu n'as pas froid ?" »⁴⁹ » La mère au châte confine l'être aimé à rester dans le « nid des nids » « où rien n'atteignait plus⁵⁰ ». Elle ne dispense pas la santé. Elle confine l'autre, le limite. Et à la première occasion Michel s'échappe. « Le lendemain, elle avait à sortir vers dix heures ; j'en profitai. Le petit Bachir, qui manquait rarement de venir le matin, prit mon châte ; je me sentais alerte, le cœur léger⁵¹ ». Mais la promenade est interrompue par la mère de Bachir, « une femme admirable, pesante, au grand front tatoué de bleu, qui portait un panier de linge sur la tête, pareille aux canéphores antiques, et, comme elles, voilée simplement d'une large étoffe bleu sombre qui se relève à la ceinture et retombe d'un coup jusqu'aux pieds⁵² ». « Il me tendit mon châte tristement et je dus repartir tout seul. Je n'eus pas fait vingt pas que mon châte me parut insupportable⁵³. » C'est Ashour qui ce jour-là le décharge de son faix.

Larguer les amarres familiales, c'est faire du châte le « prétexte à lier connaissance avec celui qui le porterait⁵⁴ », c'est attendre le « hasard d'une rencontre heureuse⁵⁵ ».

Aller outre-mer, c'est cesser ce qui va de soi⁵⁶, mais aussi passer outre, s'affirmer contre la mère.

Si *L'Immoraliste* raconte l'histoire d'un homme qui se défait de sa « vieille morale qui ne valait que pour l'hiver⁵⁷ », *Les Nourritures terrestres* peuvent se définir comme un manuel d'évasion, au sens fort, c'est-à-dire de délivrance⁵⁸.

Dans *Les Nourritures terrestres* — on comprend que Mme Gide, femme bourgeoise et puritaine, n'aime pas ce titre —, les rassis, les résignés

48. *Ibidem*.

49. *Ibid.*, p. 43.

50. Pierre Loti, *Le Roman d'un enfant*.

51. *L'Immoraliste*, éd. cit., p. 43.

52. *Ibid.*, p. 44.

53. *Ibidem*.

54. *Ibid.*, p. 46.

55. *Ibid.*, p. 45.

56. Nous reprenons cette expression à Jean-Paul Gavard-Perret in « Espaces exotiques, espaces du dedans », *Les Carnets de l'exotisme*, n° 6, avril-juin 1991, p. 8.

57. *Les Nourritures terrestres*, livre III.

58. *Ibid.*, préface à l'éd. de 1927.

et les raisonnables n'ont pas leur place, pas plus que les adeptes des fenêtres fermées. Là, le corps rechigné et la faute sont remplacés par la disponibilité et la joyeuse sensualité, par la « croyance en la vie ⁵⁹ ». Là,

Le fruit du palmier s'appelle datte, et c'est un mets délicieux.

Le vin du palmier s'appelle lagmy ; c'en est la sève fermentée ; les Arabes s'en grisent et je ne l'aime pas beaucoup. C'est une coupe de lagmy que m'offrit ce berger kabyle dans les beaux jardins de Ouardi * ⁶⁰.

Et cette renaissance est placée dans *Les Nourritures terrestres* sous l'égide du Coran ⁶¹, livre par excellence de l'ouverture au bonheur et à l'autre.

L'Algérie n'est pas seulement pour Gide une terre d'évasion, mais elle se confond avec l'Orient. Lorsque le soleil se lève, l'homme se dépouille de « la morale de ruminant ⁶² » et naît différent.

Gide fait six voyages en Algérie entre 1893 et 1903. De ce dernier voyage il rapporte un texte intitulé *Le Renoncement au voyage*, qui comporte plusieurs sections : *Alger (Fort-National) — Bou-Saada — Alger (Blida) — Biskra — Le Retour*.

Je trouve ce texte particulièrement intéressant car il annule par son titre tous les voyages précédents et en même temps les tient entre ses lignes. En mettant sans cesse en regard le voyage ultime et le voyage initial, il ne fait que renforcer l'éclairage du premier, l'image archétypale du voyage et de l'outre-mère. Et en même temps ce texte chantier, gros de possibles ethnologiques, permet de reconsidérer les rapports du moi et de l'autre, et de mettre à jour d'autres représentations.

En exergue du *Renoncement au voyage*, on lit :

Quand pour la sixième fois, je m'embarquai pour l'Algérie, le livre que j'espérais en rapporter était tout autre que celui que j'offre aujourd'hui. Les plus graves questions économiques, ethnologiques, géographiques devaient y être soulevées. Il est certain qu'elles me passionnèrent. J'emportai des cahiers que je voulais remplir de documents précis, de statistiques... Sont-ce bien ces cahiers que voici ?

Le projet scientifique n'aboutit pas, mais il a modifié l'attitude de l'observateur, qui multiplie ses investigations, à des heures différentes du

59. *Lettre à Angèle* du 10 décembre 1898 sur Nietzsche, *Morceaux choisis*, éd. cit., p. 172.

60. * Oasis près de Biskra. *Les Nourritures terrestres*, livre II.

61. En exergue du livre, Gide cite : « Voici les fruits dont nous nous sommes nourris sur la terre. *Le Koran*, II, 23. »

62. *Lettre à Angèle* du 10 décembre 1898 sur Nietzsche, *Morceaux choisis*, éd. cit., p. 178.

jour et de la nuit, qui observe de sa chambre d'hôtel (l'activité du port d'Alger), mais aussi se déplace en train en wagon de troisième classe.

Il est frappé par la misère de ceux qu'ils croisent : à Alger :

Ces trois petits enfants sur les marches de l'escalier qui mène au port — ils se partagent, non pas un poisson : une arête qu'ils auront trouvée Dieu sait où [...]. Il reste un peu de chair encore, près de la tête ; c'est là qu'ils grattent ; chacun en a gros comme un pois ⁶³ ;

dans le train d'Alger à Tizi-Ouzou ⁶⁴ ; à Biskra :

Dans le jeûne du jour, en attendant la nuit, Bachir le pauvre, mon ami, épluche les petites feuilles du kief qu'il fumera dans sa soirée. Ainsi dans la misère de sa vie attend-il la nuit de la tombe, prépare-t-il son paradis.

Quand je lui parle de sa misère : Qu'est-ce que tu veux, Monsieur Gide, me répond-il, ça passera.

Il n'entend pas dire par là qu'il espère jamais devenir riche, non, mais que ce qui passera, c'est sa vie ⁶⁵.

Il rencontre des enfants, des hommes et des femmes ⁶⁶, des jeunes et des vieux. Certaines figures retiennent son attention, comme celle de Sidi Taïeb ou celle de l'Arabe qui lit Antar ⁶⁷. Il cherche à comprendre les coutumes et les modes de vie.

Ce n'est pas l'arrière-saison qui dépouille de leur frondaison ces hauts arbres. L'herbe manque à la faim du bétail, et chaque feuillage y supplée. Voilà ce que broutent ici vaches, chèvres, ânes et bœufs ; la main du Kabyle fait descendre vers eux cette aérienne pâture ⁶⁸.

Il regarde l'autre et cherche à mieux le comprendre en partageant son temps, en assistant à des fêtes ⁶⁹, en entrant dans les cafés.

Gide peint la foule aussi bien que l'individu. Il promène sa caméra à la Foire de Tizi-Ouzou. Plan général puis gros plan sur les deux frères Saïd et Ali. Extérieur jour ⁷⁰, puis intérieur jour :

Nous voici dans une salle carrée, sans meubles. Un agneau bèle dans un coin. À terre, la femme d'Ali, une enfant de seize ans, moins peut-être, donne le sein à un chétif enfant. La mère d'Ali, devant la porte, nourrit un dernier fils. Dans cette étroite demeure, ces trois générations cohabitent. D'autres enfants encore, frères, sœurs, cousins... On m'offre des gâteaux de miel

63. *Le Renoncement au voyage*, in *Œuvres complètes*, t. IV, p. 272. Cf. : enfants en guenilles, p. 278.

64. *Ibid.*, p. 248.

65. *Ibid.*, p. 321.

66. Par exemple, les laveuses, *ibid.*, p. 320.

67. *Ibid.*, pp. 313-5.

68. *Ibid.*, p. 252.

69. La sœur de Babou, le cabaretier juif, se marie (*ibid.*, pp. 327-8).

70. *Ibid.*, pp. 249-50.

frit ⁷¹.

Dans l'espace public mais aussi dans la maison, le voyageur cherche à comprendre l'autre. Il échange avec lui des regards et des paroles. Il l'interroge. À Biskra, le narrateur questionne Sidi M. sur les Arabes et les Touaregs ⁷² — c'est Athman qui fait l'interprète.

Le voyageur du *Renoncement au voyage* ne tombe pas dans le piège de l'ethnocentrisme. Il vit avec l'autre sans vouloir l'annexer. Il n'est plus question de faire de la « propagande » mais de respecter d'autres croyances. Il n'est pas de ces touristes — « photographes, hommes et femmes, plus un groupe de sœurs blanches, photographes aussi » — qui « braquent leurs appareils », qui « adorent un autre Dieu, et se sentent très supérieurs ⁷³ ». Il se tient « respectueusement reculé sur la droite ⁷⁴ ».

« On regarde plus ; on voit moins. On comprend mieux peut-être ⁷⁵. » Mais l'ethnologue qui cherche à appréhender l'autre dans sa différence est entravé dans sa tâche par l'irruption du passé dans le présent ⁷⁶. Il ne s'agit plus alors de connaître mais de reconnaître. Les paysages et les êtres renvoient à d'autres perçus antérieurement. Tout est vu en relation avec l'avant. Une telle mise en contexte engendre une désillusion. « Hélas ! hélas ! la blanchissante Alger n'est plus ⁷⁷ ! » Que peut Blida sans parfums et sans chants ? Et Biskra ?

Auprès de ce moulin, si bas que quelques figuiers bas le cachaient presque, nous aimions venir nous asseoir. Y a-t-il dix ans de cela ?... Un petit âne gris apportait le blé, et remportait de la farine. Non loin, une tente de nomades dont nous avions apprivoisé les enfants et le chien. P. L. peignait et le petit Ahmed nous apportait des œufs, puis s'asseyait près de moi sans rien dire.

On a détourné de ce lieu charmant la rivière ; en sortant du moulin elle coulait au pied de ce gommier qui, privé d'eau, maintenant s'étiole... Son ombre était parfaite... Quel démon me ramène ici ⁷⁸ ?

« Combien est loin le temps » où suffisait à la vanité d'Athman « une

71. *Ibid.*, p. 250.

72. *Ibid.*, pp. 316-7.

73. *Ibid.*, p. 325.

74. *Ibidem.*

75. *Ibid.*, p. 277.

76. « Des bouquets de sensations que j'ai rapportés de ce premier voyage là-bas, s'exhale encore odeur si vive que parfois, pour savourer l'instant présent, j'en suis gêné. Je me défends parfois de comparer mais je fais pire. » (*Ibid.*, p. 301).

77. *Ibid.*, p. 278.

78. *Ibid.*, p. 304.

mirobolante ceinture ⁷⁹ ? »

Quelque chose s'est soustrait des paysages et des êtres, mais « le seul méconnaissable », c'est l'observateur ⁸⁰. Une distance se creuse entre le moi et l'autre du moi. En se souvenant de celui qu'il était ⁸¹, en rentrant au cœur de sa jeunesse, en remettant ses pas dans ses pas ⁸², il a la révélation que rien ne vaut le premier contact. Cette constatation nostalgique ne date pas du dernier voyage. L'excès de plénitude s'est, dès le premier voyage, converti en manque et a engendré la stratégie du voyage réitéré :

Six fois je retourne là-bas, réclamant au présent le passé, exténuant mon émotion, exigeant d'elle encore cette verdure qu'elle devait jadis à sa nouveauté ⁸³.

Le Renoncement au voyage est le livre le plus proustien de Gide, celui de la fixation à l'origine. « Obsédé par le désir de ce pays ⁸⁴ », le voyageur l'a muni initialement d'une telle perfection qu'il le veut tel qu'en lui-même et quand il n'arrive pas à le retrouver, il le renonce, il se sent contre lui « plein de haine », il le « déshabite éperdûment ⁸⁵ ».

Le Renoncement au voyage, c'est en pointillés la relation d'une tentative de sevrage — expérience inversée de l'initiation première résumée en abyme (celle-là même que Gide avait narrativisée dans *L'Immoraliste*) — et l'émergence de l'outre-mère aussi tyrannique, aussi aliénante que la mère.

Ce rejet n'a rien d'un reniement. Il a la violence des séparations inabouties.

Tout est bon pour retrouver les sensations de jadis. Comme Bachir, mais pour des raisons différentes, le voyageur fume du kief. Et le « bien-être » obtenu est fait non point de la « satisfaction des désirs, mais d'évanouissement du désir et de renoncement à tout ⁸⁶ ».

Quelle signification donner à ce renoncement ? Gide a-t-il tiré la leçon goethéenne du *Torquato Tasso*, celle du renoncement, qui n'est pas une résignation lugubre mais « une adhésion joyeuse, une adaptation aux exigences de l'instant, qui ne s'acquiert pas sans souffrance, mais sauve à

79. *Ibid.*, p. 327.

80. *Ibid.*, p. 303.

81. *Ibid.*, p. 305.

82. *Ibid.*, p. 303.

83. *Ibidem.*

84. *Ibid.*, exergue.

85. *Ibid.*, p. 265.

86. *Ibid.*, p. 286.

tout moment le meilleur ⁸⁷ ». Ce qui, en termes gidiens, peut s'énoncer ainsi : « Là où tu peux dire tant pis, dis tant mieux. »

Malgré tout, le voyageur veut plonger dans l'inconnu et le hasard des rencontres nourrit le présent d'instantanés heureux ⁸⁸. La prière adressée à « l'Apollon saharien » « aux cheveux dorés, aux membres noirs, aux yeux de porcelaine ⁸⁹ » signifie-t-elle que la résurrection du passé a eu lieu en d'extratemporels instants ou exprime-t-elle le désir d'une résurgence ? Est-ce l'expression d'une croyance au métissage possible des temps, des êtres, des religions et des cultures ?

La ferveur nouvelle se confond-elle avec l'« indolence heureuse de l'esprit ⁹⁰ » ?

Je pénétrai dans ce verger comme Aladdin dans le jardin de pierreries ; je marchais, chancelant, ivre à neuf de ravissement et d'extase, laissant jouer en moi de l'ombre et du soleil la balbutiante alternance. [...] Je marchais, mais rêveusement. Il me semblait non voir, mais me ressouvenir, ou plutôt : j'avais, non doutant que ce fussent là choses réelles, mais que ce fût bien moi qui les voyais — tant je me confondais avec elles ⁹¹.

Reconnaître à leur voix ces femmes ; à leur appel sourire ou m'arrêter ; et, dans l'éclat subit que projettent la lumière et le bruit des cafés, voir tant de mystère rôdeur se fixer, ces ombres un instant prendre corps, s'arrêter, puis replonger et se déconsister dans la nuit, où je veux me fondre avec elles ⁹².

Seul le laisser-vivre permet alors l'abolition des limites, en un temps des origines confondues, temps d'harmonie où l'homme devient le chant qu'il entend, temps du lyrisme pur dans le jardin enchanté, où les artistes Athman (le poète) et Bou-Azis (le musicien) se répondent ⁹³, temps où l'homme adresse son message indifférencié :

Petite flûte à quatre trous, par quoi l'ennui du désert se raconte, je te compare à ce pays, et reste à t'écouter t'ébruiter sans arrêt dans le soir ⁹⁴.

Le Renoncement au voyage dévoile les rapports complexes du moi et de l'Algérie et l'étrange secret que rapporte le voyageur, secret de ressuscité de qui a connu le Grand Tout et son incroyable force maternante, mais aussi triste révélation de qui sait le manque, comme si le lieu du bonheur abritait un drame, comme si le lieu d'être pouvait aussi être le

87. Claude David, préface au *Divan*, coll. « Poésie/Gallimard », 1984, p. 12.

88. *Le Renoncement au voyage*, éd. cit., pp. 288-9.

89. *Ibid.*, p. 320.

90. *Ibid.*, p. 328.

91. *Ibidem*.

92. *Ibid.*, p. 318.

93. *Ibid.*, pp. 330-1.

94. *Ibid.*, p. 322.

lieu de l'impossibilité d'être ⁹⁵, comme si le lieu d'être était par définition le lieu du mourir.

Est-ce le secret que cache Bou-Saada, la ville heureuse, la première oasis saharienne, « drame latent, mais, pour qui sait y voir, plein d'angoisse, entre la matière brute et la vie ⁹⁶ » ?

Ce pays est au contraire très calme ; mais cette question nous étreint : est-ce *avant*, est-ce *après* la vie ? Est-ce ainsi que notre terre était — ou qu'elle deviendra ? Un chaos de roches. — [...]

Il faut avoir goûté du désert, pour comprendre ce que veut dire : culture ⁹⁷...

Dans ce jeu complexe des relations que Gide entretient avec l'Algérie, j'ai privilégié la décade 1893-1903 et j'ai cheminé du biographique au fictionnel, du premier voyage au *Renoncement au voyage*. Si le texte incantatoire des *Nourritures terrestres* produit un lieu où retrouver l'autre, c'est-à-dire un véritable lieu d'être, dans *Le Renoncement au voyage*, l'effet de langue, l'expressivité et l'emphase qui sont fondateurs de l'origine n'existent qu'en abyme, ne réussissent pas à maintenir « un régime de la parole jouissante ⁹⁸ », mais à exprimer un manque.

L'expérience algérienne est déterminante dans l'œuvre de Gide par les perspectives qu'elle ouvre. Elle est mise en regard du moi et de l'autre, mise à neuf et mise à nu, de l'évasion à la délivrance, de la résurrection au manque, du désir inassouvi à l'impossible hybridation des destins. Elle est remise en cause, question sur l'identité et affirmation du fertile métissage des cultures.

95. « Je pensais, avant d'arriver : n'importe où ; et tout me paraissait possible ; — je commence à ne me croire plus possible nulle part » (*ibid.*, p. 246).

96. *Ibid.*, p. 257.

97. *Ibid.*, p. 263.

98. Daniel Sibony, *Les trois monothéismes : Juifs, Chrétiens, Musulmans entre leurs sources et leurs destins*, Paris : Seuil, coll. « La Couleur des idées », 1992, p. 46.



***Madame Gide à Biskra
(février-mars 1894)***

(Photogr. © Coll. Catherine Gide)